

suivit la famille Duriez à Paris, où il s'installa dans l'intention d'y passer l'hiver. Il se fit recevoir dans les sociétés où il croyait devoir rencontrer Gabrielle, cela lui était facile, car la présence de ce noble étranger honorait un salon. Il se donnait toutes les peines du monde pour plaire à la jeune fille, dont il était sincèrement et sérieusement épris. C'était un homme d'un extérieur passable, d'un esprit nul, d'un caractère triste, et qui obsédait parfaitement Gabrielle.

— C'est trop fort ! disait-elle quelquefois. Il m'a gâté le Righi et la chapelle de Guillaume Tell, et il faut encore qu'il m'empêche de danser. Il a donc juré d'empoisonner tous mes plaisirs ?

Gabrielle ne se moquait de ses prétendants que lorsqu'elle commençait à les craindre. Or, jamais elle n'en avait eu de plus redoutable que le prince. M. et madame Duriez étaient désespérés de l'étrange obstination de leur fille ; sous les plaisanteries auxquelles elle avait recours pour se défendre, ils devinaient une fermeté de résolution qui les épouvantait. Un jour, madame Duriez ne put retenir ses larmes, et M. Duriez supplia sa fille, presque à genoux, d'expliquer enfin sa conduite.

— Je ne m'y suis jamais refusée, dit celle-ci très émue. Cette explication est si simple que je la croyais inutile. Je n'épouserai, mes chers parents, qu'un homme que j'aimerais.

Cette réponse, bien qu'assez naturelle, eut pour effet de transformer en colère la douleur de madame Duriez. Elle s'emporta comme jamais cela ne lui était arrivé et traita Gabrielle de fille romanesque et de folle, celle-ci sentit aussitôt se sécher dans ses yeux les larmes que l'attendrissement y avait fait monter.

Sur ces entrefaites, Emile parut. Il ne lui fallut pas longtemps pour être au courant de ce qui se passait.

— Sais-tu ce que tu me ferais supposer ? dit-il à sa sœur, croyant probablement lancer un trait spirituel et sans conséquence. Eh bien, que tu penses encore à ce bel drôle, le comte de Laverdie.

M. Duriez tressaillit et regarda sa fille. Elle était devenue plus blanche que de la cire et levait les deux mains d'un geste machinal, comme pour repousser le motif fâcheux qui venait la frapper en plein cœur.

— Elle peut penser à lui, s'écria vivement madame Duriez. Jamais elle ne l'épousera tant que son père et moi serons de ce monde.

Emile se précipita vers sa sœur et mit ses deux bras autour d'elle ; il était temps, elle venait de s'évanouir. Ce fut pas sans peine qu'on parvint à lui faire reprendre connaissance au bout d'une demi-heure. Ses parents, profondément inquiets et affligés, l'entourèrent des plus tendres soins. On évita toute allusion à la cause de sa faillance ; pendant plusieurs jours on ne la contraignit pas de se rendre à des bals où le prince était invité. Mais le pauvre enfant commença à se sentir bien seule et bien malheureuse et à regarder vers l'avenir avec angoisse.

Tandis qu'elle se demandait, le cœur serré, ce que le monde était devenu, et pourquoi son absence et son silence prolongeaient aussi longtemps, madame de Saint-Villiers, qui avait reçu la visite d'Alphonse, cherchait de quelle façon elle allait s'y prendre pour se rapprocher de la famille Duriez.

La vieille marquise n'avait jamais, ni dans son amour, dans sa pensée, séparé René de Gabrielle. Sa filleule son neveu !... Dieu ! la certitude qu'elle allait les voir et les presser ensemble sur son cœur : y avait-il encore un sentiment de rigueur ou d'orgueil qui pût résister à cela ?

Elle reçut de René une lettre qu'elle baigna de larmes de joie. Elle y vit une reconnaissance profonde pour sa bonté ; elle y retrouva toute la tendresse et toute la grâce de l'enfant sensible et charmant, et, en même temps, elle y découvrit ce qu'elle n'avait pas connu dans son neveu, l'énergie et la force de l'homme fait. Elle se sentit comme dominée par la révélation de ce beau caractère. Ah ! s'écria-t-elle avec un mouvement de fierté passionnée, il peut renier son nom, il ne démentira pas le sang de sa race !

René appartenait à la noble race de ceux qui s'inclinent devant la puissance de la vérité et celle de l'amour.

Madame de Saint-Villiers lui écrivit à son tour. Probablement qu'elle lui révéla cette fameuse condition dont elle avait parlé au vicomte de Linieres. Le fait est qu'après la réponse de René, la réconciliation était complète, et le retour du jeune homme fixé aux premiers jours du mois de juin.

Cependant madame de Saint-Villiers n'avait pas encore revu la famille de sa filleule. Il lui en coûtait beaucoup de faire les premières avances à ces bourgeois. Ah ! s'il n'y avait eu que Gabrielle toute seule ! Mon Dieu ! combien le cas était embarrassant. Il n'entraît pourtant pas dans la pensée qu'elle ne dût être accueillie avec gratitude et avec joie.

Un jour, elle fit atteler pour se rendre rue des Petites-Ecuries, et, quand le valet de pied eut refermé la portière et relevé le marchepied, elle lui cria : Au Bois ! Une autre fois, elle commença une lettre à madame Duriez, et, après avoir tracé ce mot " Madame " et réfléchi pendant un instant, elle écrivit à sa couturière d'avoir à passer chez elle, le lendemain avant midi, et d'apporter des échantillons de velours pour un manteau.

Il arriva cependant un matin que la marquise n'y tint plus. Ce matin-là, elle courut à son secrétaire, prit une plume et une feuille de papier à lettres, sourit au portrait de René qu'elle avait remis elle-même à sa place et écrivit rapidement ce qui suit :

" Ma belle et chère filleule,

" Refuserez-vous de venir embrasser votre vieille marraine qui s'est aperçue qu'elle ne peut plus vivre sans vous voir ? Je vous attendrai demain dans l'après-midi, Dieu sait avec quelle impatience ! Arrivez tôt, ma chère enfant, j'ai une foule de choses à vous dire depuis tantôt deux ans que je n'ai pu causer avec vous.

" Je vous envoie les buisiers que j'aurais voulu vous donner pendant ce temps.

" A demain."

Le lendemain, vers une heure, Gabrielle entra sous la voûte bien connue de la vieille maison, rue de Grenelle-Saint-Germain. Elle traversa lentement la cour, pénétra sous la galerie et arriva au pied de l'escalier de marbre. Son cœur était si plein d'espoir qu'elle avait le loisir de songer au passé ; elle s'arrêta un instant avant de monter, ainsi qu'elle avait fait deux ans auparavant, lors de sa dernière visite.

Elle avait changé depuis. Ce n'était plus l'enfant riche, coquettement vêtue de bleu pâle et la tête pleine de poétiques visions : c'était une jeune fille ardente et sérieuse, qui savait qu'elle aimait, et qui songeait à être digne du grand sacrifice fait pour elle. Sa mise, d'une simplicité gracieuse et sévère, répondait à la tournure plus grave de ses idées, et faisait ressortir la finesse délicate de ses traits et la profondeur de ses yeux admirables.